

LE CANARD

MONTREAL, 17 JANVIER 1880.

Le "Canard" paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. On le vend aux agents huit centins par douzaine, payable tous les mois.

Le Canard posant comme politicien.

Passant l'autre jour dans la rue Ste. Catherine, le "Canard" fut arrêté au coin de la rue Amherst par un attroupement d'individus de sa connaissance, qui le prièrent de leur donner quelques éclaircissements sur certaines questions de politique. C'est d'ordinaire un sujet que notre palimpseste laisse traiter par les grands journaux comiques seuls. Aussi, conseilla-t-il à ses amis de lire "La Minerve" et la "Patrie"; mais tout fut inutile; c'était ses idées à lui qu'on voulait; il n'y avait pas à raffiner, et comme après tout le "Canard" n'est pas plus bête qu'un autre, il voulut bien se prêter aux desirs de son auditoire. Il s'informa d'abord de ce que l'on voulait de lui. Un grand déhanché, au teint hâve, et qui n'avait pas parlé depuis le commencement de l'entrevue, s'avança alors au premier rang, et ouvrant une bouche qui aurait pu faire fuir d'épouvante tous les bouchers et tous les boulangers de la ville:

"Je voudrais, dit-il, savoir ce qu'est qu'à la protection, vous savez ben, celle que nous a promis M. Coursoles, not'membre, il m'a tellement embarrasé que j'ai voté pour lui, croyant sur sa parole que j'n'aurais pu qu'à vivre les mains dans mes poches, mais va-s'y voir, j'ai ben les mains dans mes poches, mais je n'y trouve rien pour donner à manger à moi et à ma famille?"

Et moi donc, disait un autre, (c'était un cordonnier, de la rue Visitation,) on me promettait que mon cuir ne coulerait rien et que mes chaussures se vendraient en veux-tu en voilà; pas plus tard qu'hier, le marchand qui me fournit m'a refusé parce que les droits, disait-il, étaient augmentés; l'année dernière, je vendais mes chaussures moins cher, c'est vrai, mais j'en vendais; aujourd'hui, bernique! j'ai toute ma cargaison sur les épaules.

"Et moi donc, disait un autre, on nous promettait tant d'ouvrages, voilà deux mois que je ne travaille pas!"

Plusieurs de crier: Moi voilà 3 mois, moi voilà cinq mois, moi voilà six mois.

Enfin, chacun donnait ses plaintes et ses récriminations; on se serait cru dans la Tour de Babel. Tout à coup le silence se fit et tous les regards se fixèrent sur le "Canard." Prenant un air sérieux et

savant, qui le faisait ressembler à certain avocat de Montréal:

— Mes chers amis, leur dit-il, la protection, c'est tout simple.... c'est la politique nationale, vous comprenez?

Oui... c'est-à-dire non... qu'est ce qu'est que c'est la politique nationale?

Mais, mes bons amis, c'est la protection! Et si vous voulez une autre explication, je vous dirai tout simplement que la protection ou la politique nationale, c'est un système politique qui promet à tout le monde de devenir riche les uns aux dépens des autres, c'est-à-dire, plus de beurre que de pain. Ainsi, le manufacturier vend maintenant plus cher, vu qu'il ne craint pas la concurrence des Etats-Unis. Les profits sont d'autant plus grands, que la main-d'œuvre est moindre, attendu qu'il s'invente chaque jour des machines qui diminuent la main-d'œuvre, le détailleur se venge sur l'acheteur... Et voilà!

Un membre de la St. Jean-Baptiste des Bois—Il faut abattre la machine, c'est ça qui fait la vraie protection... la grande politique nationale.

— Ah ça, c'est bien vrai, dit un journalier, on la connaît c'est la protection. Si nous demandons 60c par jour, on nous dit: "Oh! j'puis faire faire cet ouvrage pour 40 cts."

Mes chers amis, dit le "Canard" sachez que le gouvernement, qu'il soit rouge ou bleu, n'est pas le bon Dieu. Il ne faut pas trop s'en prendre à lui si nous avons un peu de misère; et comme vous m'avez pris à l'improviste, je ne suis pas prêt à vous donner de longues explications ce soir. J'étudierai la question, et dans une prochaine entrevue, je vous promets des détails plus complets sur cette question.

Et le "Canard" se retira en méditant sur la rude tâche qu'il s'était imposée.

Nouveau Dictionnaire

De la langue Française donnant de nouveaux aperçus sur les sens et la fonction des mots.

Faveur—Ruban très étroit accordé par un personnage très puissant.

Favori—Touffe de barbe adoptée par les personnes qui ont la faveur de recevoir des rubans très étroits.

Foudre—Tonneau d'une grande capacité contenant le fluide électrique, elle possède une qualité remarquable: elle redresse les bosses, parce qu'elle les foudroie (sou droit pour les lecteurs du "Sorellois.")

Fléau—Grande calamité dont on se sert pour battre le blé.

Foi—Vertu et croyance avec lequel (fouet) on bat les chevaux.

Foire—Grande marche publique dans lequel on n'a jamais mis le nez.

Canne—Compagne du voyageur et du Canard.

Fonds—Sol d'un champ qui ren-

ferme l'eau du baptême et représentante un capital placé dans une culotte.

Fonte—Sorte de fourneau en minerai de fer dans lequel on met des pistoles.

Fort—Chanteur d'opéra d'une nature vigoureuse hérissée de canons.

Fortune...—Connais pas...

Flageolet—Espèce de haricots (fèves) qui, en digérant, fait jouer un instrument "à vents" qui... n'en disons pas davantage, chers lecteurs, nous ne sommes pas juges de paix.

Cerf—Sorte d'esclave, qui court les bois en liberté.

Cartouche—Charge d'une arme à feu enfanté par un voleur célèbre qui lui a donné son nom.

Casif—Petit couteau pour frapper les contrats de mariage.

Carrière—Ce que tout le monde embrasse pour en tirer de la pierre.

Centaure—Personnage fabuleux qui avait toujours raison ("sans tort" pour les lecteurs de la "Patrie.")

Censeur—Ancien magistrat de Rome qui n'avait que des frères (sans sœurs).

Cataracte—Chûte d'eau qui fait mal aux yeux.

Cancer—Tumeur du zodiaque, Canelle—Racine qui donne bon gout au vin chaud.

Calcul—Ensemble d'opérations qui se trouvent placées dans la vessie.

Filet—Le meilleur morceau du bœuf, qui prend les poissons et qui tient les cheveux.

Fichu—Mouchoir du cou qui se déclare perdu, je suis fichu!!!

Fraisé—Membrane qui enveloppe les intestins du veau, et est mangée au désert sous la forme d'un fruit excellent.

Franco—Unité monétaire de la nation Franque; toujours loyaux et sincères, nos pères en se nommant déclaraient qu'ils ne valaient que 20 sous.

ROMAN TOC

Par une froide et sombre nuit de décembre, je dormais enfoui sous mes couvertures!

Tout à coup des cris plaintifs arrivent à mon oreille et me glaçant d'effroi.

Ne faisant ni un ni deux, d'un bond je saute à bas du lit, saisissant mon courage à deux mains, mon revolver de l'autre!

Ayant mon sabre au poing, mes pistolets à ma ceinture ma hache aux dents, j'entrouvris ma porte à tâtons!

Du seuil je regarde, et, dans la profondeur de l'obscurité! Soudain quel horreur! que vois-je!

Un être appartenant au beau sexe formant la plus belle moitié du genre humain apparaît

Une femme enfin, une mère, peut-être, qui venait: devinez... non, vous devinez pas!

Elle venait, disje, de ravir deux nouveaux nés à l'auteur de leurs jours!...

tectrice avait eu le soin d'y apporter, à l'intention de son nouvel ami; il trouva sur un meuble des brochures destinées aux menus plaisirs de sa journée; il trouva du linge, des vêtements, tout ce qu'il lui fallait pour opérer en lui une élégante métamorphose; certes, c'était là un beau rêve de proselit... et il sommeilla tout le jour, tant il avait peur de réveiller les souffrances et de dissiper les songes heureux!

Le soir venu, cette femme, cette jeune fille, qui était si belle et si bonne, prétextait sa visite habituelle dans la chambre de sa mère pour visiter un beau jeune homme qu'elle s'était promis de sauver par la seule puissance de son dévouement et de son courage: elle le força de s'asseoir dans un fauteuil qui touchait presque à celui qu'elle venait de prendre; elle lui dit, en le regardant avec une attention toute joyeuse, comme si elle eût admiré dans sa personne, un changement qui était son ouvrage:

A la bonne heure! je vous reconnais à grand-peine, et je vous en félicite! Dieu merçi, vous voilà revenu de votre terreau, tout-à-fait remis de votre fatigue, et votre blessure était heureusement fort légère; il vous reste quelque chose à m'apprendre, n'est-il pas vrai?... Parlez moi donc, mon ami, je vous écoute.

— Mon récit ne sera pas long, Fleurette, car la seule noblesse de ma famille est déjà la moitié de mon histoire; je suis le comte Louis de Figeac... un royaliste, un aristocrate, un émir!

— Mon Dieu! s'écria l'innocente jeune fille, cette odieuse émigration est donc rentré en France?

— Non, mais j'ai voulu y rentrer, et le ciel a récompensé mon audace, je vous ai vu, et je suis sûr de me souvenir de Fleurette.

— Et le motif... le motif réel de votre voyage dans ce pays, par le temps qui court et par les lois impitoyables qui punissent les traîtres?

— Je vais vous le dire: ma mère, qui m'attend dans ce monde affreux que l'on appelle l'exil, possédait autrefois, dans les environs de Nantes, une résidence dont elle adorait la vaste et solennelle tristesse; c'était là une magnifique terre qui se peuplait, aux yeux de ma mère, des grands noms, des beaux souvenirs de son illustre famille; ce qu'il y avait surtout de bien cher et de bien précieux pour elle dans cette noble thébaïde c'était la mémoire, c'était le fantôme d'un enfant qu'elle a perdu, d'une jeune fille qu'elle pleurait encore après cinq ans de douleur, de regrets et de larmes. La veille de son départ pour l'Allemagne, avec la douce illusion d'un retour en France, ma mère s'en alla planter, en pleurant, sur le tombeau de sa fille, aux bords du marbre tumulaire, une petite fleur.